

Plume Bataille

SIDO

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-6138-3

© Plume Bataille

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Elle frôle les trois-cent-vingt kilomètre-heure, le regard perdu dans un paysage qui n'est plus qu'une succession de lignes verte et jaune. Ce flux constant d'images floues l'extrait peu à peu de la réalité. Le passé rattrape ses pensées. C'était bien... Oui, c'est toujours mieux avant. Et maintenant ? Plus d'ascendants, pas de descendants, juste une famille construite par affinités.

Oui, Sidonie n'a plus de famille, ses parents ont été emporté par la maladie, elle n'a ni frères et sœurs ni cousins, ni enfants... Elle est seule. Face à ce sentiment vertigineux, elle fait face, aidée de ses souvenirs qui font aussi sa force, elle a décidé d'aller de l'avant. Accompagner son père puis sa mère dans la maladie, l'espoir d'une guérison, d'une bonne nouvelle ? Non, bien sûr. Le cancer ronge inexorablement la chair et l'esprit ; une seule certitude permise : la mort sera bien au bout du protocole, ne nous inquiétons pas. La mort et la sidération qu'elle procure à ceux qui restent, tout s'arrête. Comment y être préparé ? C'est ça, la vie ? C'est comme ça qu'on est remercié ? Au revoir, merci d'être passé nous voir durant toutes ces années, c'était bien sympa. Mais elle, maintenant, qu'allait-elle devenir ? Elle avait à peine pleuré, une anesthésie de l'âme pour supporter les épreuves successives ?

« Pleurer, c'est pleurer sur son propre sort », avait-elle appris en cours de philo au lycée. Et comme dirait l'autre, la vie continue. Alors oui, effectivement, elle s'était ressaisie pour ne pas paraître égoïste. Mais quelle leçon ! La vie est courte et peut basculer très vite alors fini les contraintes, vous, vous faites comme vous voulez, mais pour sa part, c'est terminé. Elle ne s'imposera qu'une seule règle, mener sa vie comme elle l'entend. Hors de question de s'enfermer dans une vie subie, pris dans l'engrenage des habitudes dont on ne peut plus se défaire. Et puisque la mort fait partie de la vie, qu'elle est notre destin commun à tous, attendons la, libre et serein et fuyons les situations déplaisantes.

Le TGV Bordeaux-Paris était à l'heure. Cette nouvelle ligne ouvrait une zone de chalandise supplémentaire et non négligeable pour le business de Sidonie. Elle arrivera à un horaire décent pour le commencement d'un week-end. Cette fois-ci, il ne se passera pas à Paris dans l'effervescence de l'appartement, elle rejoindra la campagne pour quarante-huit heures. Arnaud la récupérera à la gare Montparnasse et ils fileront en Normandie sans se soucier de grand-chose comme à leur habitude.

Arnaud, c'est l'un des colocataires de Sidonie. Ils se sont rencontrés pendant leurs études puis n'ont pu se quitter. Il est un confident, un proche de confiance qui ne juge pas, il est aussi un amant. Ils ne sont pas spécialement amoureux mais très attachés l'un à l'autre et c'est ça qui est bien. Ils se retrouvent toujours, quoi qu'il arrive, en phase sur leurs

idées, leurs envies, sans jalousie ni concession. Ils partagent un grand appartement à Paris avec quatre autres copains. Ils vivent en tribu bien organisée et en harmonie. On peut dire qu'ils vivent à plein temps leur jeunesse.

C'était l'heure de pointe, en cette fin d'après-midi sur le quai de la gare Montparnasse. Sidonie descendit de son train, harassée, après ces quelques jours passés à travailler pour son client bordelais *Métror France*, équipementier automobile de renom. Elle est consultante free-lance. En gros, elle réorganise l'organisation des entreprises. Elle fait du chamboule-tout puis reconstruit un modèle pour que ses clients gagnent en efficacité et compétitivité. C'est pompeux, certes. Pourtant, les chefs de service en redemandent de la réorganisation. Les mecs n'atteignent pas leurs objectifs commerciaux, ce n'est pas de leur faute, eux, ils sont au top, c'est l'organisation du travail qui est mauvaise. Ils vendent ça à leur direction qui dit banco, on le fait. La direction générale n'a pas le choix non plus. Par répercussion, elle aussi est dans les clous. C'est une promesse de meilleurs résultats à leurs actionnaires sur le long terme. C'est comme cela qu'un tas de mecs incompetents se dissimulent des années durant et protègent leur job. Ils gagnent du temps sur l'avenir.

Chez *Métror*, Sidonie a réalisé des interviews toute la journée auprès de salariés mal dans leur peau qui ont pu lui exprimer leurs revendications et attentes pour lesquelles, elle ne pourra rien. Elle les a écoutés poliment, dans une compassion digne d'un médecin à l'écoute d'un patient en

fin de vie. C'est humain, dès qu'on offre la parole à des gens dont on ne s'intéresse peu d'ordinaire, ils vous gratifient de logorrhées digressives. A elle d'en trier le bon grain de l'ivraie...

Sidonie, immobile sur le quai de la gare, cherchait dans une foule dense, un visage familier. Soudain, la silhouette d'un gentleman gracieux se distingua dans la fourmilière. C'était le bel Arnaud. Il était dix-huit heures. Des flux de passagers galopaient, traversant la gare de part et d'autre. C'était bruyant. Le tableau d'affichage crépitait sans retenue, puis ralentissait pour stabiliser ses lettres sous le regard impatient des voyageurs. Certains criaient dans leurs téléphones portables pour mieux faire entendre leur voix au milieu d'un brouhaha constant. Les discussions semblaient animées. Le mugissement des TGV prêts à démarrer couvrait les cris des salariés de la SNCF. Les annonces sonores devenaient quasi inaudibles. Vlan ! Encore un de ces livreurs qui venait de faire claquer son diable sur le sol avant de balancer sans vergogne les commandes des kiosques de restauration rapide. Les voyageurs se frayaient un chemin, serrés, bousculés, frôlés, poussés, chacun, pourtant, arrivait à ses fins à sa façon. Ça puait aussi. Malgré les courants d'air du hall, les odeurs de sueur se mélangeaient aux effluves des parfums du matin devenus décatis. Ça sentait le sale, la poussière se promenait dans l'atmosphère. Les locataires de la gare faisaient la gueule, autant saoulés par leur mauvais vin que par le tohu-bohu de l'animation de la gare. La mine grave, les voyageurs se

concentraient sur un seul objectif qui semblait être commun à tous, fuir au plus vite ce lieu de passage ingrat pourtant lié à leur vie quotidienne. La félicité du week-end approchait, synonyme de pouvoir enfin faire autre chose de sa vie.

Arnaud s'approcha de Sidonie, il l'avait vu de loin :

— Ah Sido, enfin ! Tu es là ! Je suis mal garé, à moitié sur les clous et le trottoir... Tirons-nous vite d'ici.

— Eh, deux secondes, cool, on dit bonjour pour commencer et comment ça va et tout et tout... Relax, on est vendredi ! Arnaud tirait la jeune femme par le bras, pressé de regagner le calme de la voiture.

— Tout ce que tu voudras mais une fois sortis de cette fourmilière, ma belle.

— Au fait Arnaud, tes parents sont au courant qu'on débarque ce week-end ?

— Ils nous attendent demain midi pour le déjeuner.

— Ok, mais cette nuit, on dort où ?

— On va bien se trouver un super plan en roulant, comme d'habitude !

— Attends, j'achète de quoi grignoter pour la route, avec les embouteillages du vendredi soir, on ne sait jamais...

— Vite, dépêches-toi, je n'en peux plus de Paris !

Le plus difficile était passé. Leur pare-chocs avant venait de se débrancher du pot d'échappement de la voiture de devant après une heure d'embouteillages. Le périphérique parisien s'éloignait, les voici lancés à vive allure sur l'A 14.

Leur Audi avalait puissamment les kilomètres. Ils devaient arriver en moins de deux heures.

— Comment s'est passée ta semaine ?

— Rien d'extraordinaire, j'ai été peu à la maison à cause de mes horaires de dingue et puis je me suis absenté deux jours à Lyon. On est toujours sur le projet dont je t'avais parlé, on veut absolument capter ce client, c'est un chiffre d'affaires assuré pour plusieurs années... Et toi, Bordeaux ?

— J'y suis restée deux jours pour mon client *Métror*, tu sais l'équipementier auto... J'ai écouté des salariés toute la journée qui aspire à mieux, évidemment, l'herbe est toujours plus verte chez les autres...

— Et à la maison, quoi de neuf ?

— Lalie était là en transit quatre jours, avant son départ pour Washington. Elle n'avait pas récupéré de son dernier décalage horaire. Elle n'a fait que dormir, manger et se balader en pyjama ! Je pense qu'elle va enfin pouvoir se poser à son retour, nous pourrons nous retrouver un peu tous ensemble. Aussi, sur le planning dans la cuisine, j'ai vu que Vanessa était restée plusieurs jours à Quimper, pour une plaidoirie, certainement. Paul, pas de sons, pas de lumières de la semaine. Il t'a dit quelque chose ? Qu'est-ce qu'il peut être mystérieux quand il a une idée derrière la tête celui-là... Quant à Valère, je l'ai vu avant-hier, le planning disait qu'il volait vers Miami de jeudi à lundi, je crois...

— C'est quand même une vie de fou l'aérien. Quand je vois le rythme imposé à Valère et Lalie, je crois que je préfère rester sur terre.

— Lalie a toujours voulu voyager, je pense qu'elle s'y retrouve malgré toutes les contraintes. Et puis elle aime bien cette ambiance de secte, où tout le monde se connaît, se côtoie intensément sur une courte durée, loin des familles et à l'autre bout du monde, ça libère les comportements...

— Ah ça ! Je ne suis pas prêt d'oublier toutes les histoires de cul qu'elle a pu nous raconter. Rappelle-toi, le pilote qui invite du monde dans sa chambre, hôtesse et stewards sans distinction avec mignonnettes de Whisky à volonté et plus si affinités pour ceux qui veulent rester... Sympa l'aérien !

— A des milliers de kilomètres de chez elles, certaines personnes se sentent libres d'enfreindre tous les interdits de leur quotidien. Il y a un côté excitant.

— Valère est davantage sur la retenue sur ces histoires-là.

— Tu m'étonnes, il est en haut de l'échelle, il n'a pas envie de se griller avec des histoires sans lendemain. Ils rentrent quand tous les deux qu'on se marre un peu autour d'une bonne bouffe ?

— La semaine prochaine sera plus calme, je pense. Lalie et Valère seront rentrés et moi, je serai en télétravail. Dis donc... On va peut-être s'affoler pour savoir où on va dormir, il est déjà 21 heures.

— Attends, je regarde les hôtels dispos sur mon portable. Et si on se faisait le Grand Hôtel de Cabourg, la classe non ?

— Oh ouais, bonne idée, t'as raison, après tout on le mérite bien, non ? Mais vue mer la chambre, sinon rien. Passe-moi ton téléphone, je vais réserver.

— Je vais même te laisser le volant, si tu veux bien, pour la fin du trajet... J'ai un coup de barre. Désolé, je te promets d'être plus performant après mon petit somme.

Sidonie récupéra les dix chevaux fiscaux entre ses mains. Elle adorait conduire, surtout seule, accompagnée d'une bonne musique dans l'habitacle, elle aurait fait ainsi des milliers de kilomètres. Elle lança une programmation musicale aléatoire de son téléphone portable. La route était belle, dégagée, elle fonçait. Elle posa délicatement sa main sur la cuisse d'Arnaud déjà endormi sur le siège passager, il ne se rendit compte de rien. Elle se disait qu'elle avait de la chance de ne pas être seule. Il était tombé dans les bras de Morphée, ceux de Sidonie seraient pour plus tard. Elle caressait discrètement sa cuisse pour ne pas le réveiller. Elle regardait autant la route que le visage d'Arnaud qui lui renvoyait tous les moments intenses qu'ils avaient partagés ensemble pendant leurs études. Ce beau garçon qu'elle avait connu dans une période agitée de sa vie n'avait pas changé. Ses cheveux bruns et longs sur le devant qu'il avait l'habitude de relever vers l'arrière avec ses deux mains, masquaient à peine de jolis yeux verts en amande. Son allure distinguée et ses manières raffinées suscitaient souvent l'admiration et faisaient toute la différence. Il avait confiance en lui, le corps toujours droit lui dégageant les épaules et la cage thoracique, lui donnait fière allure.

Aussi, Sidonie sentait que son look du parfait gendre aurait certainement plu à ses parents : chaussures Richelieu à lacets, bien cirées ; chaussettes assorties en fil d'Ecosse ; costume gris anthracite en flanelle des grands de ce monde ; chemise à col italien, blanche éclatante, et de bonne tenue ; cravate négligemment descendue faisant apparaître le déboutonnage du bouton du haut de sa chemise. Arnaud était toujours impeccable. Il lui plaisait, c'était sûr. Mais ce qui lui plaisait avant tout, c'était la façon dont ils s'aimaient.

Lancée sur l'autoroute, elle ressassait ces deux jours passés à Bordeaux. C'était pénible. C'était toujours comme ça les débuts de mission. Des gens lui livraient en pâture un flot d'informations dans tous les sens. C'était intellectuellement accablant. Voilà le gros tas de merde dans lequel ils s'étaient mis et elle, elle devait tout nettoyer pour tout remettre dans le bon ordre. Et là elle se disait, comme à chaque fois, mais... Par où vais-je commencer, comment vais-je faire ?

Sidonie sentait monter l'adrénaline en elle, rien qu'en repensant à tous les bras cassés qu'elle venait de rencontrer chez *Métror*. Elle est belle la vie pour eux pensait-elle. Une bande d'imposteurs qui a vendu ses compétences à prix d'or et qui n'en foutent pas une rame. Enfin, le client est roi, non ? Elle ne voulait jurer de rien. Malgré tout, son agacement se faisait ressentir sur l'accélérateur, l'aiguille du compteur de vitesse s'agitait. Elle s'élança sur la file de gauche pour dépasser trois poids lourds rangés en file indienne qui regagnaient leurs contrées du nord de l'Europe.

Elle était en excès de vitesse, elle le savait. Le compteur grimpa à 157 km/h. Tous ses sens étaient en éveil, elle était totalement *aware* comme Jean-Claude Van Damme aime à le dire. Elle savait qu'une erreur d'inattention les conduirait, Arnaud et elle, sans ménagement dans la glissière de gauche ou sous les roues des mastodontes qu'elle s'efforçait de doubler au plus vite. Mais ils étaient coriaces les gros, ils ne se laissaient pas faire, ils bombaient eux aussi, pressés de rentrer. La femme au volant, ce n'était visiblement pas leur trip. Du haut de leur cabine, Sidonie se sentait toisée. En plus, dans une voiture de luxe ? Non mais n'y a pas de mari pour tenir cette gueuse ? Et si on s'amusait à faire peur à c'te petite bourgeoise...

Le vent ne l'aidait pas. Il faisait déporter la voiture par petits coups secs de gauche à droite. Elle sentait son pouvoir de vie ou de mort sur Arnaud et sur elle-même à cet instant. Rien qu'un petit coup de volant à gauche, sur moins de deux centimètres, et tout serait fini pour eux. Elle se sentait surpuissante, l'adrénaline certainement. En une seconde, elle se rendait compte qu'elle pouvait régler tous les problèmes d'une vie. Terminé, à dégager. Finalement, c'est terrible de s'endormir à côté d'un conducteur, on ne sait pas ce qui peut lui passer par la tête...

Le son des tubes de *Jamiroqui* sortait en boucle du téléphone. Il scandait *too young to die, too young to die*. L'adrénaline redescendait. Oui, trop jeunes pour mourir... Il avait raison. Elle se rangea gentiment sur la file de droite et poursuivit son chemin avec toutes les responsabilités que lui

incombait la conduite d'une voiture. *Jamiroquoi* leur avait peut-être sauvé la vie cette nuit-là.

-3-

Entre chien et loup, leur voiture avançait silencieusement avenue de la mer. C'est la rue principale de Cabourg, petite ville de bord de mer, connue entre autres, pour son agréable promenade en front de mer.

Au bout de la rue principale, parsemée de restaurants et boutiques de plage pour touristes en goguette, un gazon vert intense. Bordé de parterres fleuris dans les tons rouges et blancs, il annonce le Grand Hôtel, majestueuse bâtisse blanche du 19^e siècle qui a gardé tout son charme d'antan. L'écrivain Marcel Proust y avait ses habitudes, chambre 414, tous les étés avant la Première Guerre mondiale. Le cinéma, aussi, y a trouvé l'inspiration. Omar Sy et François Cluzet y déjeunent dans *Intouchable*. Sophie Marceau y est filmée dans la *Boum 2*.

On embrasse l'océan dès le hall d'entrée de l'hôtel. La hauteur sous plafond, les lustres et les grandes baies vitrées dominant la mer, présageaient déjà du charme de leur tête-à-tête.

Ils empruntèrent un escalier majestueux pour rejoindre leur chambre au premier étage. Sidonie admirait la vue

depuis la porte-fenêtre. Elle s'imprégnait de l'atmosphère imposée par ce début d'automne. Le vent se leva encore un peu plus. Le temps devenait menaçant. La nature semblait annoncer la reprise de ses droits, les derniers badauds étaient priés de se retirer.

Les goélands et leurs copines les mouettes, rasaient la mer en vol plané sans même avoir besoin de battre leurs ailes. Leur comportement annonçait l'orage. La Manche, généralement si calme, se réveillait. Elle s'était parée d'un voile gris sombre et livrait en pâture une série de vaguelettes hostiles. La plage était redevenue une vaste étendue sauvage. Le sable se soulevait sous l'effet du vent. Les oiseaux marins fouinaient les déchets abandonnés des humains à la recherche d'un petit bonheur. Une vieille frite ferait bien leur affaire. Le ciel noirci, livrait un spectacle de nuages contorsionnistes offrant une série de figures éphémères livrées aux caprices du vent. Sidonie continuait à s'imprégner de ce spectacle de bord de mer. Cette atmosphère inhospitalière donnait corps à leurs retrouvailles dans cette chambre feutrée et luxueuse. La pluie rentrait en scène. Elle tombait en biseau, cinglant les carreaux de la porte-fenêtre. Sidonie et Arnaud n'admiraient pas le coucher du soleil ce soir, depuis leur balcon.

La carte du room service les invita à rester dîner dans leur chambre. Ils se firent monter les plats classiquement proposés dans ce cas : salade César, burger, yaourts, fruits. Vêtus d'un simple peignoir, *John Lee Hooker* en fond sonore, et servis par un maître d'hôtel attentif, ils se

sentaient à l'apogée du bien-être. Sidonie ne prenait plus la peine de parler, elle savourait ces moments de plénitude. Les tubes de son chanteur de blues préféré s'enchaînaient, *Same old blue, Trick bag, I ain't gonna, No shoes...* Ils dînèrent en silence tout en récupérant de leur journée de travail.

Sidonie entra en scène. Jolie fille au corps fin et élancé, son visage était illuminé par ses yeux bleus et sa chevelure blonde vénitienne. Séductrice, quand elle décidait de l'être, elle commença à s'intéresser à Arnaud. Elle le contemplait sans discontinuer. Son regard d'effrontée appréhendait son être tout entier. Il commença à comprendre ce qu'elle attendait, alors ses yeux s'adoucirent, ses traits se détendirent.

— Qu'est-ce qu'il y a ? S'inquiéta-t-il.

— Chut... Rien. Je prends le temps de te désirer.

— Je te rappelle que c'est open bar ce week-end, profite-en, c'est où et quand tu veux...

— Je sais, on est aussi là pour ça.

Arnaud semblait revigoré, Sidonie n'était pas dans ce cas-là. Elle ne se sentait bonne qu'à s'enfoncer sous la couette, la télécommande à la main, elle se serait bien mise devant Koh Lanta. Qui serait le perdreau de l'année pour aboutir à la réunification des deux tribus ? Elle adorait cette émission, admirative des participants prêts à tout pour vivre dans un inconfort total, tout ça, pour une gloriole passagère. Elle doutait que la pleine mesure des mauvaises conditions

de vie ait bien été prise par les candidats au départ. En bons Occidentaux gâtés, que savaient-ils réellement de la faim ? La faim, qui justement, allait prendre rapidement le contrôle de leur cerveau et modifier, sans qu'ils s'en aperçoivent, leur comportement face aux autres. Sans parler de la chaleur et des moustiques qui allaient avec ; dormir la nuit couché sur un sable devenu froid ; le sport forcé, chausser des pompes mouillées et avoir le ventre vide. Ça se mérite de passer à la télé les gars ! On attend tous de vous de la trahison à outrance sinon vous serez zappés. Ça en dit long sur le genre humain cette émission et justement le genre humain, Sidonie était en plein dedans avec son client *Métror*.

Arnaud insista lourdement pour qu'il la suive passer la soirée au casino situé à vingt mètres de l'hôtel. Il était tout fou tel un ado qui avait une permission de sortie dans le monde des grands.

— Allez viens, ça te rappellera le bon temps. Tu ne vas pas rester comme une mémère devant ta téléloche. Bouge tes fesses !

Elle fixa son regard et en quelques secondes se laissa convaincre. Il avait toujours su lui parler avec une conviction contagieuse. C'était ça Arnaud, un mec que tout le monde avait envie de suivre, on savait qu'avec lui, ce serait toujours bien.

— OK t'as gagné. Je viens. Mais on ne finit pas en boîte, on est bien d'accord, on s'en tient au casino. Aussi, on se fixe un budget. J'ai cinquante euros dans mon sac. Je les

joue. Tout ce qui est gagné va dans la poche de ma veste et je n'y touche plus. Je joue jusqu'à épuisement du budget et je rentre.

— Avec tes cinquante euros, la soirée risque d'être sérieusement écourtée...

Ils bravèrent les éléments climatiques, le temps de rejoindre le casino *Partouche* à quelques pas de l'entrée de l'hôtel.

— Sido mate un peu la table de Black Jack ! Tu vas te laisser tenter, je le sens, t'as les arcanes du métier !

A vrai dire, Sidonie avait plutôt envisagé d'aller jouer aux machines à sous, pas très motivée par l'ambiance du lieu et pressée d'en repartir. Un temps, elle eut été croupière, c'est vrai, mais uniquement pour le fun et surtout pour de faux. Arnaud aimait lui rappeler cette période et s'en amusait. Elle tenait à chaque fois la table de Black Jack et s'y investissait beaucoup. Ce soir, c'était côté joueur qu'elle allait s'y installer. Enfin, avec un budget de cinquante euros, ce n'était même pas la peine de rêver. C'était minable. Elle allait donc coller un joueur qui n'aurait pas froid aux yeux et resterait spectatrice. Elle prendra des risques pour de faux en regardant le désastre ou la chance qu'allait très vite connaître le crâne chauve qui venait de s'asseoir devant elle.

Le croupier était jeune, bien habillé, mais peu bavard, Sidonie avait un doute sur ses capacités à tenir ses joueurs.

Le rôle du croupier est primordial dans un casino. Pour garder ses joueurs et les faire revenir, il doit posséder un minimum de charisme. Il fait l'ambiance de la table. S'il n'aime pas les cartes, les joueurs le voient tout de suite et tout le monde s'emmerde. Autant perdre son fric avec plaisir, non ? La pilule passe mieux. Le croupier doit savoir manipuler les cartes avec doigté, les respecter et les distribuer de manière élégante. Les subtilités du jeu, il doit toutes les maîtriser afin d'anticiper les tricheries. Il doit veiller au respect des règles et faire preuve de vivacité en calcul mental. Avec aplomb, il doit annoncer rapidement le montant des gains à distribuer ou à empocher aux six joueurs autour de la table. Il doit aussi faire preuve de discernement pour déceler les éventuelles connivences entre joueurs. Il doit aussi se montrer sympathique pour détendre l'atmosphère ou prendre le dessus pour calmer un joueur excité du bulbe. Mais c'est aussi le salarié d'une entreprise commerciale qui se doit d'être rentable. Les échanges avec ses partenaires de jeu, ses bons mots, la séduction qu'il opère sont aussi ses armes pour manipuler à bon escient et rafler tout ce qu'il peut.

Arnaud s'amusait. Il prenait Sidonie en photo avec son portable. Elle savait ce qu'il faisait. Il les envoyait par SMS à Valère :

« On est au casino de Cabourg, regarde Sido à la table de Black Jack. J'ai tout de suite pensé à toi. A plus. »

Un grand black, genre *Mister T*, s'approcha de lui :

— Monsieur, il est interdit de prendre des photos dans une salle de jeux.

— Désolé Monsieur, je filmais ma copine sur WhatsApp. Elle était croupière avant. Je voulais que l'un de nos potes voie ça...

— Arnaud, viens, on change de salle, on va essayer les machines à sous.

Sidonie n'était pas de celles qui imaginent s'amuser en allant passer une soirée dans un casino. On ne voit que la facette amusante du lieu et le rêve inavouable de chacun, celui d'en ressortir riche. Elle n'était pas de cet avis. Déjà, déontologiquement parlant. Clairement, on rentre ici pour perdre son fric. Alors certains disent : « Oui, on sait, mais c'est comme quand tu t'offres un spectacle, tu paies ta place pour participer. Ici, c'est pareil, on s'offre une soirée qui a un coût. » Alors elle avait envie de leur répondre : « Oui, d'accord, mais un spectacle payant il t'impose un cadre restrictif : une date, un horaire une durée et un prix. Tu sais où tu t'embarques. Le casino, c'est l'inverse. Il est ouvert sept jours sur sept sur une large plage horaire, tu y restes autant d'heures que tu le souhaites et tu peux y mettre tout ton cash si tu en as envie. Alors comment fais-tu pour t'imposer un cadre restrictif qui va t'empêcher de plonger dans la faillite morale et financière ? Combien es-tu prêt à payer pour t'offrir cette attraction qui n'a pas de limite ? » Et là, en général personne n'avait de réponse, le regard vide de l'incompréhension en prime.

Le regard était aussi vide que celui des gens que Sidonie pouvait croiser dans cette salle des machines à sous. Souvent des femmes, certainement à la retraite, qui noyaient leur ennui dans une ambiance faussement festive. Des femmes, cutées des heures durant devant la machine, à pousser inlassablement leurs pièces de monnaie dans la fente de l'escroc. Du travail à la chaîne et du bruit en chaîne. Ça devait probablement leur rappeler leur jeunesse, à l'usine. Un geste précis, répétitif, des heures devant une machine, toujours la même, avec un bruit bien à elle, dans l'attente, à la fin du mois, de la paye. Ici aussi, elles attendent patiemment la paye qui n'est autre que le bruit de l'argent qui tombe, enfin peut-être, si la chance décide de leur sourire. L'argent qui tombe, elles en rêvent, celui qui ne s'arrête plus, au point qu'un employé du casino devra accourir leur apporter des seaux supplémentaires pour contenir la fureur de la machine... Et les quelques mains baladeuses parcourant la moquette pour rattraper les pièces fuyardes.

Arnaud « sentait bien » la machine au fond de la salle à gauche. Sidonie n'allait pas le contrarier, elle n'y croyait pas à la théorie de la machine qui crache plus qu'une autre. Pendant ce temps, elle allait leur chercher deux coupes de champagne au bar. Là, elle savait pourquoi elle donnait son argent. À chaque fois qu'Arnaud jouait, c'est vrai qu'il avait un semblant de chance. Sidonie, c'était la catastrophe. Elle sentait la machine défiante qui lui prenait tout sans rien lui rendre en retour. Cette machine l'énervait et bêtement elle

commençait à mettre des sentiments sur son rapport avec ce tas de ferraille. Elle ne la considérait pas, donc elle ne l'aimait pas, alors elle la faisait perdre. Devant l'impatience de Sidonie, Arnaud sortait sa théorie :

— Il faut lui sourire à cette machine Il faut lui parler. Sois positive et la chance te sourira.

— Lui sourire ? Lui parler ? Tu te fous de moi ? Arnaud, c'est une machine à cash qui est faite pour te bouffer tout cru.

Et d'un geste affectueux, il se mit à caresser la carlingue en balançant des mots qui se voulaient stimulants :

— Allez ma cocotte, crache-moi tout ce que tu as dans le bide, fais mentir Sidonie sur tes capacités. Vas-y, vas-y. Allez !

— Arnaud, moi, j'arrête, je viens de me rendre compte qu'elle n'aimait pas les femmes ta nouvelle copine. Pendant que tu te transcendes devant elle, je vais me chercher une autre coupe au bar.

Accoudée au comptoir du bar, dans son dos, des cris de joie soudains. Arnaud venait de la faire mentir, finalement la machine l'avait à la botte, elle venait de lui lâcher tout ce qu'elle avait en stock. Sacré Arnaud. Sidonie reposa sa coupe de champagne et acheta la bouteille au barman. Il fallait bien « fêter ça ». Elle arriva en courant pour l'aider à ramasser les pièces sauteuses qui se jetaient aux pieds des chacals, déjà en attroupement devant cette scène inédite. Ils étaient aidés par le personnel qui leur apporta un seau supplémentaire. Elle voyait des joueurs se baisser pour

ramasser les euros égarés dans les coins sombres de la moquette. Elle ne leur en tenait pas rigueur, mais point trop n'en fallait tout de même.

— Tu vois, c'est pas compliqué. C'est comme avec les femmes, il faut leur parler gentiment et ça marche, lui dit-il. Cette remarque stupide était soulignée d'un clin d'œil pour lui signifier qu'il plaisantait au cas où, elle ne l'aurait pas bien compris.

785 euros ! leur annonça le caissier d'un sourire amusé.

Ce n'est pas mal, les frais du week-end étaient largement financés, pensa Sidonie, pragmatique.

— S'il te plaît Arnaud, rentrons. Maintenant qu'on est repéré, je n'ai pas envie de me faire trucider pour si peu. On finira le champagne dans la chambre.

Sans demander leur reste au réceptionniste de l'hôtel, ils regagnèrent leur chambre, le pas léger. Arnaud était comme un fou, c'était la première fois qu'il gagnait autant d'argent dans un casino et Sidonie, par procuration, aussi. Il jeta les billets de banque en l'air, au-dessus de leur lit, comme dans un bon vieux film de mafieux. Leurs colocataires n'en perdaient pas une miette. Les moments de liesse étaient toujours partagés à six, où que chacun se trouve. Sidonie leur avait envoyé des photos par SMS. Elle avait l'habitude de tout partager comme ça.

— L'hôtel est payé au moins ! S'amusa Arnaud.

Sidonie appuya sur l'interrupteur à l'entrée de la chambre. Elle les plongea dans la pénombre et le silence. Les éclairs de l'orage sur la mer, la pleine lune, offraient le